



Genre
Comédie

**Adapté pour
les niveaux**
À partir de la 2^{de}

**Disciplines
concernées**
Anglais · Histoire

Good Morning England

[THE BOAT THAT ROCKED]

La musique est au cœur des bouleversements qui ont marqué l'Angleterre des années soixante. **Good Morning England** propose, sur un mode ludique, une immersion dans l'univers de passeurs qui contribuèrent au triomphe du rock et de la pop...

Film survolté et revigorant, **Good Morning England** est inspiré de l'histoire de Radio Caroline. S'il se soucie moins de réalité historique que de divertissement, c'est peut-être pour mieux saisir l'esprit de la jeunesse anglaise des années soixante. Le film de Richard Curtis tente en effet de faire revivre une époque turbulente et insouciance qu'il a connue adolescent, au rythme du rock et de la pop. Ces derniers bouleversèrent en profondeur une société anglaise qui se découvrait une jeunesse désireuse de s'affranchir des règles et des codes des générations précédentes. Radio pirate basée sur un bateau ancré dans les eaux internationales de la mer du Nord, à proximité des côtes anglaises, Radio Caroline émet pendant presque trente ans, à partir de 1964, un programme musical composé pour l'essentiel de

musiques anglo-saxonnes. Comme c'est le cas pour Radio Rock dans le film, Radio Caroline dut faire face à une loi, en 1967, interdisant les radios pirates, au grand dam de ses nombreux auditeurs qui trouvaient sur ces ondes matière à satisfaire leur appétit de rock et de pop, trop peu comblé par les radios publiques. La BBC créera finalement, toujours en 1967, une nouvelle chaîne de radio à destination de ces jeunes, Radio 1. Porté par une brochette de personnages hauts en couleur qui animent cette radio libératrice, le film fait la part belle aux groupes qui électrisèrent la jeunesse anglaise de la deuxième partie des sixties et dont l'influence résonne aujourd'hui encore : The Kinks, The Who, The Rolling Stones, The Beach Boys, The Yardbirds, Otis Redding, The Supremes, Cream, Procol Harum, The Moody Blues... ♪



Un film de **Richard Curtis**
Grande-Bretagne · 2009 · 120 min

1966. Alors que le rock et la pop révolutionnent la jeunesse anglaise, les radios publiques ne leur consacrent qu'un temps de diffusion très limité et les jeunes se tournent avec gourmandise vers les radios pirates. Le ministre Sir Alistair Dormandy reçoit pour mission leur élimination. Carl, 18 ans, renvoyé du lycée, rejoint son parrain, le patron de Radio Rock, qui émet depuis un bateau peuplé d'un équipage d'animateurs très rock'n'roll...

Production Working Title Films, Medienproduktion Prometheus Filmgesellschaft, StudioCanal
Scénario Richard Curtis – **Avec Tom Sturridge** (Carl), **Phillip Seymour Hoffman** (le « Comte »), **Rhys Darby** (Angus Knutsford), **Bill Nighy** (Quentin), **Kenneth Branagh** (Sir Alistair Dormandy)...



Les Beatles saluent leurs fans à leur arrivée à l'aéroport John Fitzgerald Kennedy le 7 février 1964.

La révolution pop des Sixties

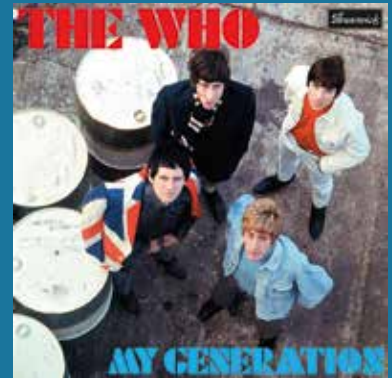
C'est sous le signe de l'influence américaine que le rock'n'roll s'est d'abord imposé en Angleterre, comme dans d'autres pays d'Europe, à la fin des années cinquante. Les modèles, déjà tous ou presque hors course à la fin de cette décennie pour des raisons diverses, se nommaient Chuck Berry, Little Richards, Jerry Lee Lewis ou Elvis Presley, dont Cliff Richards et les Shadows, par exemple, constituent des équivalents britanniques. Formés à cette époque, c'est à partir de 1962 que les Beatles s'imposent dans leur pays et bientôt dans le monde entier, annonçant une première « british invasion » : The Rolling Stones, The Kinks, The Who deviennent les fers de lance de cette nouvelle vague de rockers réinvestissant l'énergie des pionniers américains, s'imposant dans le monde entier et accompagnant les désirs d'émancipation d'une jeunesse en rupture avec la société des adultes. Sous l'influence des Beatles, dont la discographie rend compte de ses multiples évolutions, ce rock'n'roll s'affranchit rapidement de ses influences amé-

ricaines. Il s'enrichit d'apports divers, de musiques plus anciennes ou d'autres courants, les compositions deviennent plus complexes, parfois orchestrées, le rock se faisant ainsi « pop », un nom (abréviation de popular music) qui rend compte de son aptitude à toucher un public plus large. Elle présente de multiples visages : la pop psychédélique est par exemple très prisée dans la deuxième partie des années soixante. Les groupes américains apparus parallèlement, The Beach Boys, The Byrds puis The Doors, Love... permettront un dialogue fructueux dont les auditeurs seront les grands bénéficiaires (Paul Mc Cartney a ainsi reconnu combien le *Pet Sounds* des Beach Boys avait nourri son travail pour *Sgt. Pepper...* alors que cet album des Beach Boys avait été conçu par Brian Wilson comme une réponse au *Rubber Soul* des Beatles !). Cette décennie a laissé en matière de musique rock et pop un héritage d'une formidable richesse dont nous continuons de profiter et dont **Good Morning England** tire une grande partie de son charme. ♪



Discographie

La bande-son des Sixties anglaises en 20 albums



- The Beatles *Please, Please Me* › 1963
- The Animals *The Animals* › 1964
- The Kinks *Kinda Kinks* › 1965
- The Who *My Generation* › 1965
- The Pretty Things *The Pretty Things* › 1966
- The Yardbirds *Roger The Engineer* › 1966
- The Rolling Stones *Aftermath* › 1966
- The Troggs *From Nowhere* › 1966
- Donovan *Sunshine Superman* › 1966
- Pink Floyd *The Piper at The Gates of Dawn* › 1967
- The Beatles *Sgt. Pepper's Lonely Hearts Club Band* › 1967
- The Who *The Who Sell Out* › 1967
- Cream *Disraeli Gears* › 1967
- The Moody Blues *Days of Future Passed* › 1967
- The Kinks *The Kinks Are The Village Green Preservation Society* › 1968
- The Rolling Stones *Beggars Banquet* › 1968
- The Zombies *Odessey And Oracle* › 1968
- Small Faces *Ogden's Nut Gone Flake* › 1968
- Van Morrison *Astral Weeks* › 1968
- Nick Drake *Five Leaves Left* › 1969



La pop music britannique des sixties au cinéma



Nous avons dit le rôle déterminant du rock américain dans l'émergence de son pendant anglais... et c'est à nouveau du côté des États-Unis qu'il faut chercher l'origine de films qui, dès la première moitié des années cinquante, ont promu le rock et les rockers à l'écran à travers des fictions dont l'un des enjeux était aussi d'inventer la représentation d'une jeunesse désireuse de s'affirmer. En Angleterre, après Cliff Richards et les Shadows (**Summer Holiday** de Peter Yates, 1963) et avant The Dave Clark Five (**Catch Us If You Can** de John Boorman, 1965), les Beatles sont rapidement poussés vers des plateaux de cinéma afin de tirer profit du succès du groupe dans les salles obscures et d'asseoir leur popularité. Avec **A Hard Day's Night** (*Quatre garçons dans le vent*, 1964) puis **Help!** (1965), Richard Lester nourrit la beatlemania d'images contribuant à imposer à travers le monde la jeunesse turbulente et gentiment provocatrice des Beatles, au gré de récits ne présentant guère d'autre intérêt que d'accueillir à intervalles régu-

liers des chansons du quatuor, capté dans toute sa fougue. À la fin de la décennie, **Yellow Submarine** (photo ci-dessus), long métrage d'animation psychédélique réalisé par George Dunning (1968), rend compte de l'évolution musicale du groupe, mais aussi de l'esprit de l'époque.



Swinging London

Au sein des *Swinging Sixties*, Londres occupe une place centrale. Le *Swinging London* définit les traits d'une culture pop touchant la musique, mais aussi la mode ou le design, qui envahit le monde dans la seconde moitié de la décennie.

Il nous faut mentionner ici deux réalisateurs, non anglais, qui filmèrent l'Angleterre et la musique de cette période, interrogeant le *Swinging London* et ses codes sans renier leur univers ni s'écarter de leurs préoccupations, métaphysiques pour Michelangelo Antonioni avec **Blow-Up** en 1966 (où l'on aperçoit les Yardbirds en concert) et politiques avec le

One + One de Jean-Luc Godard en 1968, capturant les Rolling Stones en train de composer en studio l'un de leurs titres les plus célèbres, « Sympathy for the Devil ». Le réalisateur tisse ainsi des liens entre différentes images, mélangeant fiction et documentaire, pour dire l'époque et les idées qui la traversent.

Après les années soixante, la musique anglaise de cette décennie a continué d'inspirer les scénaristes et d'investir régulièrement les écrans de cinéma, et pas uniquement pour enrichir les bandes originales. Ainsi, **Quadrophenia** (Franc Roddam, 1979) fait revivre le mouvement mod du milieu des *sixties* sans complaisance, la dimension nostalgique du film achoppant sur un final dominé par des scènes de violence entre bandes rivales et le regard désenchanté du héros. Plus proche de nous, **Across The Universe** (film anglo-américain de Julie Taymor, 2007) revisite les *sixties* au fil d'un récit construit autour d'une trentaine de chansons des Beatles interprétées par les acteurs du film. Celui-ci, qui suit le personnage principal de Liverpool aux États-Unis, témoigne des aspirations de la jeunesse autant que des turbulences de l'époque que semblent documenter les morceaux d'un groupe décidément au cœur d'un mouvement qui dépassa très largement le cadre de la musique populaire. **Good Morning England** s'inscrit quant à lui dans une veine plus nostalgique, idéalisant une épopée pour les besoins d'une fiction principalement soucieuse de bâtir un *feel-good movie*. Quarante après les faits, subsiste la formidable énergie irriguée par une musique répondant aux aspirations à la fois hédonistes et contestataires d'une jeunesse n'acceptant plus d'être corsetée. ♪



REPÈRES · SES 3 FILMS

2003 *Love Actually* · **2009** *Good Morning England* [*The Boat That Rocked*] · **2013** *Il était temps* [*About Time*]

PORTRAIT

Richard Curtis

Né en Nouvelle-Zélande en 1956, Richard Curtis a néanmoins suivi la majeure partie de ses études en Angleterre. À l'Université d'Oxford, il rencontre Rowan Atkinson avec qui il se fait connaître grâce à différents programmes pour la télévision, dont le célèbre **Mr. Bean** au début des années 1990. Si son nom demeure peu connu du grand public, Curtis devient alors un scénariste à succès, écrivant coup sur coup **Quatre mariages et un enterrement** (réalisé par Mike Newell, 1994), **Coup**

de foudre à Notting Hill (Roger Michell, 1999) puis, en collaboration, **Le Journal de Bridget Jones** (Beeban Kidron, 2001), se faisant ainsi une spécialité de la comédie romantique. Il passe à la réalisation en 2003 avec **Love Actually**, autre comédie à succès dont il rédige le scénario, et continue à écrire pour la télévision (un épisode de la série **Dr Who**, par exemple, en 2010) ou le cinéma (il a co-scénarisé le **Cheval de guerre** de Steven Spielberg). Il n'a à ce jour réalisé que trois longs métrages. ♪



Le bateau d'où émet Radio Rock est évidemment au centre du récit et celui-ci ne s'en écarte quasiment jamais, si ce n'est pour quelques scènes avec le ministre et de rapides plans sur l'univers des auditeurs. Mais bien plus qu'un simple cadre, le bateau qui donne son titre original au film constitue symboliquement une enclave où vit et se propage une contre-culture loin de l'ordre et de l'autorité incarnés par le représentant du gouvernement chargé de mettre fin aux radios pirates. Le film joue d'un bout à l'autre sur ce rapport avec « l'ailleurs » des auditeurs et de l'autorité, à la fois suffisamment lointain pour protéger l'indépendance de la radio, souligner la singularité d'animateurs fantasmés par ceux qui les écoutent et suffisamment proche pour permettre à leurs auditeurs de venir les secourir quand cela sera nécessaire. C'est un univers souvent chaotique (une impression que renforce le tangage du bateau) et clos qui est dépeint, obéissant à ses propres règles, même si le patron tente de contrôler ses troupes

SÉQUENCE-CLÉ

La séquence d'ouverture

Parmi les effets d'époque immédiats : l'utilisation pour le générique du split-screen et la présence à l'image de radios portables (transistors), nouveauté qui permit l'essor de pratiques contre-culturelles nouvelles. La séquence d'ouverture, au cours de laquelle défile le générique, joue à plein sur l'opposition entre l'univers de Radio Rock et une Angleterre propre et pantouflarde [Images 1 et 2] dont la jeunesse ne demande qu'à s'animer. C'est tout d'abord la radio publique, dont on nous donne un aperçu sonore dans les premiers plans, qui est vilipendée tant elle semble en décalage par rapport à cette année 1966 située au cœur des *swinging sixties*.

Les sages façades et les intérieurs chaleureux prennent pourtant bientôt vie grâce à une radio qui adopte un ton radicalement différent. C'est en cachette et dans une relation très intime que beaucoup s'adonnent au plaisir du rock envoyé depuis la mer du Nord [Image 3]. L'onde de choc est rendue perceptible par des choix de cadrage tranchant avec le début de la séquence et une accumulation de plans très courts qui culmine en mosaïques. Par-delà les ondes, elle atteint toute une génération, unie par une musique qui bouleverse à la fois les corps et les codes sociaux [Images 4 à 6]. ¶

LES ÉLÉMENTS DE LA MISE EN SCÈNE

Un bateau enclave



pour ne pas s'exposer à d'inutiles ennuis. On pourrait même qualifier la vie de ses hôtes de monacale si le passage régulier de jeunes filles ne venait rompre leur solitude. Le récit cède ici à un sexisme certain, mais il permet d'associer explicitement le rock et la sexualité comme fondement de cette culture en rupture avec un ordre qui paraît d'autant plus lointain que le bateau en est séparé par plusieurs milles marins... Il semble dès lors plus facile de jouer avec l'autorité (voir la scène bâtie autour du mot « interdit ») même si la dimension transgressive

demeure ludique. La contre-culture de Radio Rock n'est en effet guère politique : quand bien même elle bouleverse les codes d'une société principalement incarnée par le ministre, elle garde les traits d'une révolte adolescente. Les animateurs de la radio ne se départissent ainsi jamais d'un comportement qui rappelle à quel point la peur de vieillir hantait les rockers de l'époque. Les Who ne chantaient-ils pas « *I Hope I die before I get old* » dans « *My Generation* » en 1965, l'un des morceaux diffusés dans le film ? ¶



ÉTUDE DES PERSONNAGES

Figures de la révolte vs. représentants de l'ordre

L'une des forces du film réside dans la galerie de personnages qu'il propose, surtout en ce qui concerne les animateurs de Radio Rock. Bien que formant un groupe hétérogène de personnalités parfois très différentes, tous connais-

sent un certain succès auprès des auditeurs comme nous pourrions le constater lors du naufrage du bateau où chacun sera recueilli par ses « fans ». Se distinguent néanmoins quelques figures marquantes comme « Le Comte », « Dr Dave », Gavin Kavanagh ou « Mark le noctambule », dont les prestations combinent musique, provocations et allusions sexuelles qui

les rendent très populaires. Curtis les filme souvent au plus près, afin de suggérer à la fois l'exiguïté du studio et la proximité établie avec les auditeurs, très réceptifs à l'anticonformisme qu'ils incarnent. De plus, si la plupart de ces DJ's n'ont rien, physiquement, de sex-symbols, leur voix leur permet d'acquiescer ce statut auprès d'auditrices sensibles à des intonations qui contribuent à donner à ces émissions la saveur du fruit défendu.

Parmi les autres membres de l'équipe, Bob, dont on découvrira qu'il est le père de Carl, représente quant à lui moins

une figure de révolte qu'une représentation de la contre-culture hippie. La seule femme de l'équipage, Felicity, est lesbienne, orientation sexuelle qu'elle proclame et qu'on lui rappelle fréquemment. Si leur présence est peut-être due à la volonté de rendre compte des différentes formes de libertés prises par rapport à la norme, ces personnages relèvent davantage de la caricature, parfois grossière en ce qui concerne Felicity. Un grossissement des traits qui s'inscrit dans le programme d'un film ouvertement tourné vers la comédie, mais qui manque ici un peu de justesse. Du côté de l'ordre, le ministre Dormandy est quant à lui un concentré de raideur bourgeoise qui terrorise son entourage, et dont les traits semblent avoir été esquissés pour servir d'exact contrepoint aux corps sans retenue des animateurs de Radio Rock. Ses costumes, sa coupe de cheveux, son vocabulaire, son existence et le cadre de sa vie professionnelle comme familiale... tout l'oppose à ses « adversaires » de Radio Rock, dans une logique scénaristique qui, une fois encore, préfère à la caractérisation fine le trait large de la caricature pour mieux rendre compte des scissions d'une société en plein bouleversement. ¶

CARL

Un parcours initiatique

Good Morning England est aussi le récit d'un parcours initiatique, celui de **Carl**, à partir du point de vue duquel le récit est essentiellement bâti. Il apparaît en effet dès la fin de la séquence d'ouverture, alors qu'il gagne le bateau qui va l'emmenner vers Radio Rock où son parrain a accepté de l'accueillir après son renvoi du lycée. Dès lors, les hôtes du bateau deviendront des pères de substitution – Carl ne connaît pas le sien et la quête de ce père est l'un des fils narratifs du récit – ou encore des grands frères chargés de le guider... ce qui paraît certes un peu surprenant compte tenu de l'ambiance régnant sur le bateau, que n'ignorait certainement pas la mère de Carl (qui est toutefois elle-même plus en phase avec cette contre-culture qu'avec l'ordre bourgeois).

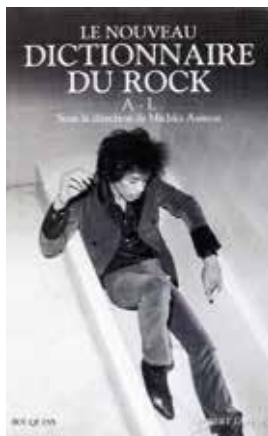
Implicitement, c'est évidemment le rock qui est ici convoqué pour mener une éducation qui sera culturelle, mais aussi sentimentale (plus que sexuelle, finalement). Au contact des animateurs de Radio Rock, Carl expérimente en effet la vie en collectivité, il découvre la sexualité et tous les contours de la culture rock. Le jeune homme sage et timide du début du film, associé à l'Angleterre un peu coincée montrée dans la séquence d'ouverture, se libérera au fil d'un récit qui ne l'épargnera pas, dans sa quête paternelle comme dans l'apprentissage de l'amour, mais dont il sortira à la fois profondément bouleversé et grandi. Il se conduira

même de façon plus adulte que son propre père au moment du naufrage. Un naufrage qui, symboliquement, marque à la fois la fin de son apprentissage et celle d'une époque : Radio Rock coulée au sens propre comme au sens figuré, c'est une ère nouvelle qui semble s'ouvrir. On sait combien la fin des *sixties* fut difficile pour beaucoup de jeunes qui durent abandonner leurs idéaux au terme d'une décennie riche en utopies. On devine néanmoins Carl mieux armé, enrichi d'une expérience qui l'amènera à ne plus jamais envisager le monde de la même façon, sans avoir à subir le contre-coup de ceux qui avaient trop investi cette rupture avec la société. ¶



Des références pour aller plus loin

Bibliographie



Ouvrages généraux
Michka Assayas, dir.,
Le Nouveau Dictionnaire du rock, Robert Laffont
 « Bouquins », 2014.

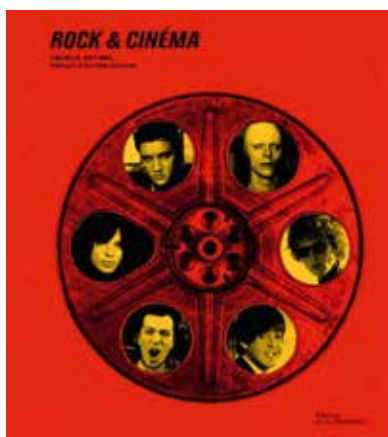
Des articles érudits portant sur les artistes majeurs, les maisons de disques, mais aussi les différents courants de rock.

Christophe Pirene,
Une histoire musicale du rock, Fayard, 2011. L'histoire du rock sous un angle original, l'auteur tentant de comprendre les constantes mutations du genre en partant de l'analyse musicale des œuvres pour mieux retracer près de soixante ans de musique électrique.

Robert Dimery, dir.,
Les 1001 albums qu'il faut avoir écoutés dans sa vie, Flammarion, 2010. Un bon guide pour faire le tri parmi la foisonnante production discographique dans les différents genres de la musique populaire depuis 1955.

Thomas Sotinel, *Rock et cinéma*, La Martinière, 2012. Un ouvrage qui revient sur soixante ans de liens étroits entre le rock et le cinéma.

Eduardo Guillot, *Rock et ciné*, la Mascara, 2000. L'auteur recense les films (fictions ou documentaires) au sein desquels le rock joue un rôle central. Si les notules ne sont guère détaillées,



le panorama proposé est assez impressionnant.

Sur les sixties pop anglaises et le Swinging London

Marcelino Truong, *Give Peace a Chance*, Denoël Graphic, 2015. Deuxième volume d'un diptyque autobiographique, cette bande dessinée signée par un des illustrateurs les plus doués de sa génération revient sur la période anglaise de son auteur, immigré avec sa famille vietnamienne débarquant en 1963 à Londres. L'adolescence d'un jeune homme aspiré par la révolution pop alors que la guerre fait rage au Vietnam est finement retranscrite.

Bertrand Lemonnier,
L'Angleterre des Beatles, Kimé, 1995.



Filmographie



L'esprit des Swinging Sixties au cinéma...

The Knack... Or How to Get It (*Le Knack... et comment l'avoir*), Richard Lester, 1965
 · **Darling**, John Schlesinger, 1965
 · **Kaleidoscope** (*Le Gentleman de Londres*), Jack Smight, 1966
 · **Alfie** (*Alfie le dragueur*), Lewis Gilbert, 1966
 · **Morgan**, Karel Reisz, 1966
 Affiche · **Here We Go Round The Mulberry Bush** (*Trois petits tours et puis s'en vont*), Clive Donner, 1968.

... et à la télévision

The Avengers (*Chapeau melon et bottes de cuir*), en particulier les saisons 4 et 5 de la série (1965-67).



Deux sites à recommander sans réserve pour retrouver des images fixes et animées de cette sélection :

www.bfi.org.uk

Une sélection de films du *Swinging London* du British Film Institute, avec de nombreux liens pour effectuer des recherches sur leur très complet site.

www.british60scinema.net

Une autre page sur le *Swinging London*, avec plusieurs extraits de films, des affiches...

Autres ressources en ligne

https://fr.wikipedia.org/wiki/Good_Morning_England, La page Wikipedia dédiée à **Good Morning England** permet de disposer de la liste complète des morceaux entendus dans le film, y compris ceux ne figurant pas sur la bande originale publiée sous la forme d'un CD ou d'un double CD par Mercury.

<http://www.nme.com/list/100-best-songs-of-the-1960s-1159>, L'hebdomadaire de référence en matière d'actualité musicale en Angleterre est le *New Musical Express*, créée en 1952. Sur son site, il propose

sa sélection des cent meilleures chansons des années soixante (anglaises et américaines), toutes rapidement commentées et agrémentées d'un lien qui permet de les écouter et parfois même de voir leurs interprètes dans des vidéos d'époque.

<https://www.facebook.com/DavidBaileyFB/>,

La page Facebook du photographe David Bailey, une des figures majeures du *Swinging London*, permet d'y trouver certaines de ses photographies de l'époque.